

Dans quelle famille avez-vous grandi ?

Une famille assez éclectique, de la classe moyenne. Mon papa, qui est suisse, était à la base photographe mais a eu plein de vies après. Ma maman était secrétaire de direction dans un hôpital. Je suis l'aînée de trois filles. On habitait à Ophain, à la campagne. J'ai passé beaucoup de mes vacances en Suisse, chez une des sœurs de mon père. Et puis, quand j'ai eu 9 ans, mes parents se sont séparés et j'ai beaucoup bougé. Je n'arrive pas à dire de quel endroit, ville ou village je viens. Je ne me sens pas plus d'Ophain que de Nivelles, de Braine-l'Alleud, Linkebeek, Forest ou Bruxelles.

Quelle enfant étiez-vous ?

Assez joyeuse, je crois. Mais avec une fissure, au moment où mes parents se sont séparés. Mon père a refait sa vie plusieurs fois. Ma mère aussi, du côté de Nivelles, où j'ai grandi pendant mon adolescence. J'ai fréquenté beaucoup de milieux différents, toutes classes sociales confondues. Mon père m'a apporté la curiosité, le goût de la musique, de la littérature. Ma mère était celle qui s'est vraiment occupée de nous au quotidien dès la séparation.

“Les mots m'ont sauvé la vie”, avez-vous dit dans une interview à Bruzz. Pourquoi ?

J'étais partie plutôt dans une filière scientifique, je faisais beaucoup de tennis et, vers 15-16 ans, une prof de français – une vraie rencontre humaine – m'a ouverte à la littérature, aux auteurs, à l'écriture. J'ai alors bifurqué, quitté mes envies de devenir médecin sans frontières ou vétérinaire pour aller vers les mots. J'ai découvert dans l'écriture un endroit de grand bien-être. C'était d'abord l'écriture, et puis après le plaisir de jouer.

Quel impact la séparation de vos parents a-t-elle eu sur votre personnalité ?

J'ai grandi dans une famille pudique. Peut-être que l'écriture m'a permis de vaincre certains non-dits qui, sans le vouloir, se transmettent de génération en génération. Ce qui m'a manqué, ce n'est pas de moins voir mon père, c'est de ne pas comprendre tout de suite pourquoi il était parti. Mais ce n'est pas simple. Avec les mots posés sur papier, j'ai découvert qu'il était possible de dire autrement.

Le goût du théâtre vous est-il venu de l'école ?

Oui, à 12 ans, en fin de 6^e primaire, je me suis aperçue à quel point cet endroit du plateau était joyeux. Tout était très clair pour moi : les règles étaient claires, ce qu'on attendait de moi était clair et, en même temps, j'avais une grande liberté. Physiquement, j'ai senti que c'était l'endroit où j'avais envie d'être. Je ne me disais pas que j'allais en faire mon métier, mais j'en avais besoin. J'étais assez réservée à ce moment-là dans ma vie et, quand j'allais au plateau, je faisais un peu comme je voulais. Mon premier spectacle, c'était *Le métro mé pa tro* de Yack Rivais. J'ai adoré. J'ai commencé à faire du théâtre amateur vers 15-16 ans. Là, il est devenu assez clair que je voulais en faire mon métier.

Vous avez pourtant d'abord entamé des études de “romanes”, et non le Conservatoire...

Pour faire plaisir à ma mère, qui avait une certaine réticence – légitime – à l'idée que je m'engouffre, comme mon père, dans une filière artistique, avec son lot de fragilités et

d'incertitudes. Je me souviens avoir été jusqu'à l'Institut Bordet, où elle travaillait, pour lui montrer mes résultats, lui annoncer que je n'allais pas présenter mes neuf examens de passage mais plutôt tenter le Conservatoire de Bruxelles en art dramatique et déclamation.

Vous y avez obtenu le premier prix en juin 2003. Et vous vous lancez dans l'écriture théâtrale...

Assez vite, au Conservatoire, je sens que j'ai envie de tester l'écriture, de faire jouer mes partenaires de classe. Assez vite aussi, je rencontre des acteurs et des actrices musiciens, musiciennes. Et tout cela commence à se mêler. Et assez vite, je réalise que je n'ai pas envie de n'aller que dans des institutions qui m'appellent, mais que j'ai envie de créer.

“J'aurais voulu vous le dire” est votre premier spectacle, en 2004. Qu'appréciez-vous dans la création de vos textes ?

Créer moi-même était une façon de me sentir libre. Je me suis aussi aperçue que, si je ne faisais pas cela, j'allais me retrouver dans des propositions qui ne me plairaient pas forcément. Je n'étais pas la jeune première.

“Pas la jeune première”, c'est-à-dire ?

Je n'étais pas blonde, aux longs cheveux, je n'allais pas être prise pour jouer Juliette. C'était il y a 20 ans, les choses ont changé depuis. Et heureusement. Je ne rentrais pas dans les cases. Comme j'ai dû aller vers ce métier en combattant, par rapport à ma famille qui n'y était pas à 100% favorable, cela m'a donné des ailes. J'ai déployé beaucoup d'énergie.

“J'aime écrire pour le théâtre parce que j'aime écrire pour des corps.” Pouvez-vous expliquer ?

J'ai vite adoré écrire en sachant pour qui j'écrivais. J'ai écrit, par exemple, pour Véronique Olmi et Philippe Jeusette. Je savais que c'était pour ces énergies-là et ces corps-là que j'écrivais. J'aime l'actrice et j'aime l'acteur au plateau dans ce qu'ils ont d'organique.

D'où tirez-vous votre inspiration ?

De la vie de tous les jours. J'ai rarement une idée assise dans mon fauteuil. Je suis d'ailleurs rarement assise dans mon fauteuil. Les idées me viennent en mouvement. Dans des trains, des avions, des voitures. Je crois que cela vient de l'enfance. Les non-dits m'ont mise en insécurité parfois, mais pas le mouvement, ni la vie qui avance, qui passe et permet de ne pas rester dans quelque chose qui se fige. J'ai passé énormément de temps en voiture. Je me suis toujours sentie bien dans les déplacements, j'écoutais de la musique, j'écrivais, je pensais, c'étaient des moments très doux.

Quel est votre rythme de travail d'écriture ?

J'ai mon idée, elle fait un peu son chemin et, à partir du moment où je me mets devant mon ordinateur, un rituel se met en place – qui n'est pas le même en théâtre et en musique. Je me laisse presque parfois surprendre par ce que je vais écrire !

En théâtre ou en cinéma, je travaille pendant plusieurs mois, tous les matins de 9h à 13h. Je suis alors totalement injoignable. En musique, c'est très différent. Les idées me viennent comme ça, le soir, je dois être dans un état plus mélancolique. L'écriture pour le cinéma est plus laborieuse. Le plaisir vient plus tard que pour le théâtre.

Et puis, la boxe arrive, après une rupture amoureuse...

Oui, j'ai eu envie de refaire du sport. Jeune, j'avais fait beaucoup de danse classique et de tennis. Je sentais que j'avais des manques en tant qu'actrice au plateau. Je trouvais qu'en Angleterre, tout le monde bougeait mieux que moi et qu'on ne jouait ici qu'avec sa tête. Sans doute qu'une colère devait sortir aussi, mais on comprend les choses souvent après. Les sports de combat, c'était un peu comme un fantasme. Le film *Million Dollar Baby* de Clint Eastwood est sorti quasiment à la même époque. Je me souviens avoir appelé un certain Ben Messaoud, très sympa, qui m'a dit : “Viens, j'ai une petite salle derrière la place Anneessens (le Physical Boxing Club à Bruxelles, NdlR)”. Je débarque dans cette salle, entourée des gens du quartier, je me dis que je ne vais pas tenir et je ne tiens pas. Il me dit : “Si tu ne reviens pas mercredi, je t'appelle”. Je ne voulais pas revenir, mais il m'appelle et donc je reviens. À partir de là, j'enclenche trois fois par semaine. Et j'adore.

Aimez-vous le combat ?

J'aime évoluer dans un autre milieu que le mien. Je saturais un peu du mien après dix ans et je me retrouve, tout à coup, avec d'autres gens, on est ensemble pendant une heure et demie, plus personne ne parle, on a de la musique, on se dépasse. Je n'ai jamais rencontré ailleurs un tel effort physique. Et puis il y a le moment où l'on arrive sur le ring, le moment où l'on progresse, le moment où l'on pleure. De fil en aiguille, je deviens complètement addict. Je ne veux pas du tout faire de combat, mon métier ne me le permet pas, mais je me dépasse et cela me vide complètement la tête.

Que vous apprend la boxe ?

J'apprends la confiance en moi. J'apprends à recevoir des coups, à ne pas partir une fois que je les ai reçus. À être obligée d'être là et de renvoyer, d'amortir ou d'éviter pour que je m'en sorte. J'apprends l'ancre, à respirer autrement, à me dépasser. Ce sport a changé ma vie.

Qu'apporte la boxe au théâtre en particulier ?

D'abord et avant tout un ancrage. Cela aide à renvoyer plus rapidement les répliques, à être beaucoup plus explosif et réceptif. C'est un sport sans accessoires, il n'y a que soi avec sa propre force et sa propre fatigue. Quand on sait qu'on est capable d'aller jusqu'à un tel endroit de fatigue, d'effort, tout devient possible. Cela permet d'aller dans les extrêmes : on peut naviguer plus facilement dans ce métier.

La boxe vous a inspiré un spectacle, “Je suis un poids plume”...

Quand je disais que je faisais de la boxe, tout le monde me prenait pour une cinglée. Mais, non, non, non, ce n'est pas ce que vous croyez. Au bout d'un moment, j'en ai écrit un spectacle, un peu autobiographique, même s'il s'agissait de partir de l'intime pour en faire quelque chose d'universel : cette femme qui se sépare, qui découvre la boxe et dont la séparation devient de plus en plus douce à mesure que son rapport à son corps devient de plus en plus fort. Ce spectacle, joué avec zéro franc, sans aide, a rencontré le succès et, à la fin, s'est arrêté parce que je suis tombée enceinte. Cette histoire est incroyable. Tout cela à cause de, ou grâce à, une rupture.

Vous avez joué et jouez des histoires de couple qui se déchirent, d'abord “Together” et “Peu importe” actuellement...

Together raconte l'histoire d'un couple qui essaie de s'en sortir post-confinement, dans la langue de Dennis Kelly très *punchy*, presque dans un code de stand-up. *Peu importe* est une pièce plus intense et incisive, qui interroge la problématique du couple, mais surtout du monde du travail qui l'enferme, et du système qui le broie. C'est un texte très dense. On est entre *Anatomie d'une chute* et l'univers tragicomique de certains films de Woody Allen.

Qu'est-ce qui permet au couple de durer ?

Je n'ai pas du tout la solution ! Je vis en couple depuis de nombreuses années et concilier ma vie de famille et ma vie professionnelle n'a jamais été compliqué. Mon fils, Ferdinand, a 6 ans et demi et sait pourquoi je ne suis pas là le soir. C'est l'essentiel.